



Littérature et question noire aux Etats-Unis : l'affirmation identitaire d'une « femme-debout » dans *Madame St-Clair reine de Harlem* de Raphaël Confiant

Gaël NDOMBI-SOW

Université Omar Bongo, CRELAF, Gabon

sowgael@yahoo.fr

Résumé : Dans le grand combat mené par les Noirs pour la reconnaissance de leurs droits aux Etats-Unis, il a été rarement fait mention de la participation des figures féminines, à l'exception de Rosa Parks, et timidement de Claudette Colvin. Pourtant, il a existé des « femmes-debout » telles que Madame St-Clair dont le roman, *Madame St-Clair. Reine de Harlem* de Raphaël Confiant, reprend la trajectoire. Le présent article vise à étudier l'effet littéraire de la mémoire activée pour revivifier le combat mené par un personnage souffrant du double handicap d'être noir et femme dans une nation au lourd passé raciste. Se pose alors la question de savoir ce que peut apporter la fiction à l'Histoire, dans une perspective postcoloniale où la réhabilitation des héros méconnus est une urgence. On s'intéressera ainsi à la structure narrative et aux stratégies de résistance mises en place par Madame St-Clair pour s'affirmer en tant que femme noire dans une Amérique ségrégationniste.

Mots-clés : Mémoire, Féminisme, Racisme, Etats-Unis, Postcolonialisme

Abstract : In the great struggle of blacks for the recognition of their rights in the United States, little mention has been made of the participation of female figures, with the exception of Rosa Parks, and timidly Claudette Colvin. However, there have been "standing-women" such as Madame St-Clair, including the novel *Madame St-Clair. Reine de Harlem* by Raphaël Confiant resumes the trajectory. This article aims to study the literary effect of activated memory in reviving the struggle waged by a character suffering from the double handicap of being black and woman in a nation with a heavy racist past. This raises the question of what fiction can contribute to history, from a postcolonial perspective where the rehabilitation of unsung heroes is urgent. We will thus be interested in the narrative structure and resistance strategies put in place by Madame St-Clair to assert herself as a black woman in a segregationist America.

Keywords : Memory, Feminism, Racism, United States, Postcolonialism

Introduction

Le 20 mai 2020, alors que le monde entier vit le désastre du coronavirus, les Etats-Unis sombrent dans une série d'émeutes qui embrasent plusieurs grandes villes. En cause, le lâche assassinat d'un Noir, Georges Floyd, par un policier blanc : un classique d'une Amérique hantée par une tenace blessure raciale, dont les heures les plus sombres ont été enregistrées durant la période ségrégationniste. En souvenir des siècles d'esclavage et de rabaissement, les Noirs américains estiment être interminablement sous l'emprise du racisme

institutionnel, représenté par le système policier et judiciaire. Saisissant le fil d'Ariane de cette tourmente, l'écrivain djiboutien Abdourahman Waberi a exhumé de son passé, le pamphlet prémonitoire de James Baldwin, pour donner sa vision de la situation :

L'exécution de George Floyd vient de réveiller les consciences aux Etats-Unis et dans le monde entier. L'indignation d'aujourd'hui n'a d'égal que le silence d'hier. Indignons-nous encore et encore comme nous y invitait Stéphane Hessel [...]. Un énième meurtre en direct, live et stéréo, et le feu social et politique qui couvait depuis longtemps de refaire surface. « La prochaine fois, le feu », nous avait pourtant avertis James Baldwin, le clairvoyant écrivain natif de Harlem qui repose à Saint-Paul de Vence. Les grands esprits n'ont prêté attention à sa prophétie qui date de 1963. Ils ont eu tort. Mille fois tort.

Waberi (2020)

Si le propos du Djiboutien a le mérite de remettre au goût du jour un texte capital de James Baldwin qui a prôné la conciliation raciale, il permet aussi de replonger dans le passé pour interroger quelques figures majeures qui ont rayonné durant la période cruciale de la ségrégation. Les opinions les plus répandues ont toujours magnifié les exploits des intellectuels noirs de Harlem, copulés à l'abnégation des leaders religieux militant pour l'égalité des races aux USA. Mais un constat rapide souligne étrangement l'absence des figures féminines dans ce combat, comme si elles n'avaient jamais existé ou prêté leur voix pour porter l'idéologie de la résistance. Tout porte à croire qu'être femme en plus d'être noire était un excellent prétexte pour être absente dans les récits historiques. C'est tout le mérite à donner au roman de Raphaël Confiant, *Madame St-Clair, reine de Harlem*¹ (2015) qui ravive la mémoire d'une ancienne femme-gangster noire, ayant régné sur Harlem. Ainsi, le présent article vise à investir le devoir de mémoire qui a prévalu à l'écriture de ce roman, afin de déterminer le rôle joué par l'héroïne dans la lutte contre les discriminations raciales. Pour cela, un certain nombre de questions concourent au déploiement de la réflexion : comment une femme noire peut-elle habiter une posture de visibilité dans une société raciste ? Quid des préjugés ? Comment la construction mémorielle permet-elle la réinvention de l'histoire dans *Madame St-Clair, reine de Harlem* ? Comment l'écrivain effectue-t-il le travail de réinvention de la mémoire par l'écriture ?

Pour une approche de ces interrogations, il est important de situer le débat dans la mouvance des théories postcoloniales, étant entendu qu'elles offrent une excellente passerelle pour lire les tenants d'un discours contraire dans les textes des écrivains issus des espaces anciennement sous tutelle : « *la fiction postcoloniale, souvent persillée d'humour, met justement à distance le discours*

¹ Dans la suite du texte, les références à ce roman seront marquées MSC entre parenthèses, suivi du numéro de page.

historique comme discours de pouvoir, en fissurant les frontières de la langue et des idéologies » (Baneth-Nouailhetas, 2006, p. 70). Assurément *Madame St-Clair, reine de Harlem* permet de lire la cohabitation entre la littérature et la mémoire, afin de comprendre l'actualité raciale aux Etats-Unis, à travers une femme noire.

1. De la reconstruction mémorielle à la réinvention de l'histoire

Comment être femme et noire, et tracer un sillon de visibilité dans la mouvance de la contestation antiségrégationniste dans une Amérique de la première moitié du XX^{ème} siècle ? Tel est sans doute le point central qui engage l'écriture de la vie de Stéphanie St-Clair par Raphaël Confiant. Il est question ici d'une écriture de textes littéraires au prisme du devoir de mémoire, visant à raviver la mémoire d'un héros sorti du circuit historique. A ce sujet, Michel Lantelme (2016, p. 211) affirme qu'« écrire, c'est toujours se souvenir, et même expier » afin que les écrits cristallisent ce qui était destiné à l'oubli.

La mise en scène des personnalités historiques ou des événements majeurs du passé colonial n'est pas nouvelle chez Confiant. C'est même devenu un élément phare de sa poétique : dans *Le Nègre et l'Amiral* (1988), il relate l'implication des petites gens de la Martinique dans la seconde guerre mondiale ; *Le bataillon créole* (2013) plonge dans l'univers de la première guerre mondiale, avec une troupe de jeunes soldats martiniquais enrôlés pour aller combattre en Métropole au compte de la France. *L'épopée mexicaine de Romulus Bonnaventure* (2018) met en récit la participation des soldats martiniquais à la guerre de conquête menée de 1862 à 1867 par Napoléon III pour installer sur le trône du Mexique, l'archiduc autrichien Maximilien, en qualité d'empereur. L'ensemble de ces œuvres met en récit des faits réels du passé, dans une dynamique de reconstruction de l'histoire, si l'on s'en tient aux propos de Maurice Halbwachs qui soutient que « la mémoire ne fait pas revivre le passé mais elle le reconstruit » (Halbwachs : 1925, p. 36).

Le processus visant le devoir de mémoire se met en place dans *Madame St-Clair, reine de Harlem*, par les procédés narratifs utilisés. La trame de l'histoire trouve prétexte dans la volonté de Frédéric Sainte-Claire, neveu de l'héroïne, d'écrire l'histoire de celle que l'on surnomme « *Lady gangster* ». Le point de départ de cette entreprise est un courrier que Frédéric envoie à Madame St-Clair pour, non seulement se présenter à elle, mais aussi exposer son projet de biographie :

(1) « Chère tante, vous ne me connaissez pas car vous avez quitté notre île quelques mois avant ma naissance. Je m'appelle Frédéric et je suis le fils aîné d'Edmire, la sœur de votre mère, Félicienne. [...] Je connais vos exploits dans les moindres détails et sachez que je suis fier de vous ! Fier d'être votre neveu. J'ai très envie de vous connaître en chair et en os, d'où la présente lettre. Je

voudrais vous proposer d'écrire votre histoire. Elle est bien trop exaltante pour tomber un jour dans l'oubli ». (MSC, p. 216-218)

Le projet qui mène au livre est programmatif : éviter que l'histoire de Stéphanie St-Clair tombe dans l'oubli. Le personnage central le reconnaît d'ailleurs :

(2) « Sans toi, Frédéric, sans ta lettre de la Martinique miraculeusement arrivée jusqu'à moi, sans doute que la mémoire de Queenie, la petite reine de la loterie clandestine de Harlem, se serait évanouie comme la fumée d'un feu de bois dans le ciel clair de l'été » (MSC, p. 215).

Il s'agit donc perpétuer sa mémoire, afin de la faire apparaître au panthéon des indispensables militants contre la discrimination des Noirs aux Etats-Unis, dans l'ère de la première moitié du XX^{ème} siècle. Pour cela, l'écrivain a opté pour une narration labyrinthique qui, au fil du récit, entremêle les voix narratives. A l'initial, le roman est censé être la biographie de Madame St-Clair, racontée par son neveu Frédéric. Sauf que ce dernier affirme n'être pas un écrivain apte à mener le projet d'écriture, il se propose plutôt de recueillir le témoignage de sa tante et de se référer à une autre personne plus apte :

(3) « Je ne suis pas écrivain et suis davantage porté sur les chiffres, mais j'ai un ami qui saura quoi faire de ce que je lui rapporterai » (MSC, p. 218).

La conséquence de ce récit à trois est la mise en place d'une narration en deux temps, portée par Madame St-Clair d'une part, et Frédéric d'autre part, en fonction du lieu et de l'époque racontés.

Pour le comprendre, il faut au préalable s'intéresser au synopsis de l'œuvre. De manière générale, le roman *Madame St-Clair, reine de Harlem* raconte l'histoire de :

[...] l'existence de Stéphanie St-Clair, martiniquaise immigrée à New York, qui dans le courant des années vingt s'est frayée une place dans le monde de la pègre pour devenir « Queenie », la reine de la loterie clandestine. [...] Partie de son île à l'âge de vingt-six ans et après une halte d'une année en France, Stéphanie s'installe à New York, à Harlem, où les débuts sont difficiles, elle doit s'imposer en tant que femme mais aussi en tant que noire dans un milieu de gangsters. Dans une Amérique qui vit à l'heure de la prohibition, elle apprend à se défendre et ne laisse à personne, pas même à ses amants, le droit et la possibilité de contrôler sa vie.

Pessini (2016, p. 382)

Mais le récit ne se contente uniquement de raconter la vie de l'héroïne sur le sol américain. Il s'étend aussi à la période où elle vivait à la Martinique, sa terre natale. Dans ce cas, lorsque le fragment littéraire place l'action aux USA, la narration est directement assumée par Madame St-Clair. Ceci s'explique par le besoin de donner directement la parole à celle qui a vécu les faits afin de s'assurer une authenticité par rapport à la véracité de l'histoire. Sauf que le contrat de la fiction est respecté dans la mise en récit de l'histoire d'une

personne ayant véritablement existé. C'est pourquoi, « certainement confronté à la difficulté de saisir la vie passée d'une personnalité historique, [Raphaël Confiant] a répondu par un récit où se mêlent mémoire exacte des faits, imagination et témoignages » (Fotsing : 2015, p. 40). Cette subtilité est apparente à travers les propos de Madame St-Clair lorsqu'elle s'adresse à son neveu :

(4) « Tu vois, il me reste quelques miettes de mémoire malgré mes soixante-seize ans. Tu affirmes vouloir connaître le détail de ma vie tout en prétextant ne pas être écrivain, eh bien contente-toi dans ce cas de reproduire mes paroles et arrange-les comme tu pourras par la suite ! » (MSC, p. 26)

Le roman, dans sa majorité, expose les prouesses et les déboires de Queenie dans sa peau de gangster à New York, c'est pourquoi pour une question de caution de parole, la narration est à la première personne du singulier « je », qui renvoie à l'héroïne. Mais la narratrice parle d'elle-même à la troisième personne, comme si elle prend des distances par rapport aux témoignages qu'elle fait sur celle qui doit être considérée comme une héroïne, donc digne d'une apologie : « Pardon d'avoir employé la troisième personne, cher neveu, mais c'est ma manière à moi d'expulser ce drame de ma mémoire » (MSC, p. 165). C'est là un point d'ouverture sur la place de « femme-debout » qu'occupe Madame St-Clair dans le positionnement des Noirs à Harlem, et plus globalement aux USA. Dès l'incipit, on le voit clairement :

(5) « J'ai toujours su qu'un jour Madame Queen (Queenie pour les intimes) s'évaporerait. Que Stéphanie St-Clair se soustrairait à la vue du monde. Il ne s'agirait ni de subite disparition, ni de fuite éperdue, ni même de s'échapper-descendre dans la folie douce (celle que d'aucuns, dans ma Martinique natale, attribuent à la fourmi-manioc), mais d'une manière d'effacement ». (MSC, p.13)

Il y a ici, une narration de l'épopée de Madame St-Clair, vue en héros par elle-même, au moment de faire le bilan de sa vie. C'est ce qui explique la fierté qui découle de ses propos lorsque le projet de biographie est évoqué par son neveu Frédéric.

A contrario, lorsque le texte remémore les événements liés à la vie de Stéphanie St-Clair du temps où elle vivait en Martinique, la narration est dans ce cas assumée par Frédéric. Ainsi, la deuxième voix narrative se charge d'une énonciation historique pour dresser la trajectoire du personnage principal, partant de son enfance à ses tracasseries d'immigration aux Etats-Unis, en passant par un court séjour en France. L'alternance de narration entre les deux instances place le roman de Raphaël Confiant dans une approche polysémique mettant au goût du jour une modernité dans la façon de raconter : l'œuvre, bien que traitant d'un thème qui s'inscrit dans le passé, joue avec une imbrication

des récits², engendrant « le renoncement à l'histoire linéaire racontée d'un bout à l'autre du roman » (Camara : 2010, p. 222).

2. L'affirmation de l'identité féminine noire

Les travaux de Gayatri Chakravorty Spivak (2006) sur la femme subalterne, mettant en relief les questions féministes et le postcolonialisme, ont participé à la mise en lumière des marginalisations entourant la représentation du genre considéré comme « faible ». *Les subalternes peuvent-elles parler ?* relève les écueils de représentation de la voix féminine dans les sociétés fortement patriarcales, ayant connu l'expérience de la colonisation. Les Etats-Unis, dans ce sens, constituent un excellent laboratoire pour comprendre les procrastinations liées au statut trouble de la femme noire, étant entendu que toute la communauté souffre déjà des stigmatisations. Se pose dès lors, la question de la représentation de la femme noire dans une société américaine fortement ségrégationniste. C'est tout le mérite accordé au roman de Confiant qui place au centre de sa narration, une femme noire qui s'est brayé un chemin glorieux au moment où les autres membres de sa communauté vivent leurs pires heures aux USA.

2.1. Aux sources de la révolte féminine : le pouvoir par le sexe

Pour comprendre l'éveil social et idéologique du personnage principal de *Madame St-Clair, reine de Harlem*, il faut d'abord se référer à son itinéraire. Née en Martinique – donc sujet de nationalité française – Stéphanie St-Clair évolue dans une famille monoparentale qui côtoie la précarité, et très vite, elle prend conscience du statut minable des femmes dans cette société :

(6) « [j']avais vécu dans une île où les Blancs se situe toujours en haut et le Nègre forcément en bas ». (MSC, p. 26)

A l'âge où les jeunes filles sont scolarisées, elle est envoyée comme femme de ménage chez les Verneuil, une famille blanche installée en Martinique. C'est dans cet univers qu'elle est victime pour la première fois, d'un viol, commis par Eugène, le garçon des Verneuil :

(7) « [...] une fois embauchée comme bonne chez les Verneuil elle ne fit pas de difficulté lorsque leur grand garçon, Eugène, qui préparait le baccalauréat, entra une nuit dans sa chambre qui ne fermait pas à clé, se glissa dans son lit, lui enleva sa gaule de mauvaise toile et la pénétra sans un mot. [...] Eugène

² L'histoire principale qui est celle du règne de Madame St-Clair à Harlem, est entrecoupée par des analepses qui ramènent le lecteur dans des époques plus en arrière au cours de l'histoire racontée. Comme souligné précédemment, ces analepses reculent notamment le fil de l'histoire dans l'enfance martiniquaise de Stéphanie de St-Clair.

recommença plusieurs soirs de suite et jamais Stéphanie ne chercha à s'opposer à ses étreintes brutales ». (MSC, p. 33-34)

Ce viol peut être interprété comme un rapport de domination individuelle d'une part, car l'auteur est bien conscient de sa supériorité sur une jeune fille au statut de « bonne ». D'autre part, on peut lire à travers ce viol, l'hégémonie de la métropole sur les espaces d'Outre-mer. Stéphanie St-Clair est ici sujette au silence énoncé par Gayatri Spivak. Eugène Verneuil, qui n'était pas à son premier forfait, conscient de sa situation d'appartenance à la bourgeoisie, dont les agissements anormaux étaient connus de la mère, savait que la jeune fille ne pouvait s'y opposer, au risque de perdre son emploi :

(8) « Le fils Verneuil avait, en effet, déjà engrossé pas moins de deux petites bonnes avant qu'elle soit embauchée dans cette famille où la mère, professeur de piano à domicile, semblait encourager son auguste héritier dans cette voie. Du moins tacitement, car un soir elle avait brusquement pénétré dans la chambrette de la jeune fille au moment où son fils la bourriquait et elle en avait refermé la porte sans un mot dire ». (MSC, p. 37)

En plus de ce premier viol, elle sera d'autres agressions sexuelles. Lorsqu'elle quitte Marseille pour immigrer aux Etats-Unis, dans le bateau de voyage, Stéphanie St-Clair se heurte à une tentative d'agression sexuelle de la part d'un homme blanc :

(9) « Hé toi, là, viens que je te baise, salope ! Je veux voir si ta noirceur va déteindre sur ma peau » (MSC, p. 25).

Ces propos, agressifs et racistes, traduisent une idée de supériorité raciale et un droit du caucasien à disposer du corps d'une Noire. Contrairement à sa passivité face à Eugène, Stéphanie St-Clair riposte et marque son refus avec violence :

(10) « Voyant que je ne réagissais point [...], il s'enhardit à me peloter la poitrine, que j'avais pourtant peu fournie. Mon sang vieux-nègre ne fit qu'un tour [...]. Je serrai les dents et soudain, vim !, je lui balançai à pointe de ma chaussure droite dans les génitoires. Le Sarde s'effondra sans un mot à la stupéfaction des autres passagers, ravis à l'idée d'avoir un peu de distraction ». (MSC, p. 25)

Une fois sur le sol américain, Stéphanie St-Clair a encore subi un viol. Cette fois-ci, ses bourreaux étaient une bande de ségrégationnistes appartenant au mouvement raciste Ku Klux Klan³ :

³ Sévissant dans la période post-guerre de Sécession, le mouvement organisationnel Ku Klux Klan, qui soutient avec véhémence la suprématie de la race blanche, se distingue par des faits de torture et d'exécutions sommaires perpétrés sur les ressortissants de la communauté noire dont les actes odieux étaient marqués par des fusillades, pendaisons, noyades, supplice du feu,

(11) « les *Klansmen* ne prirent pas la peine de me dévêtir. Ils déchirèrent ma robe et ma culotte et à tour de rôle s'enfoncèrent en moi avec une rage qui faisait briller leurs yeux sous leurs cagoules » (MSC, p. 87).

Dans ce contexte, elle est impuissante face à ses agresseurs qui, à travers le viol, ambitionnent de la détruire tout en manifestant la suprématie de la race blanche.

L'ensemble de ces agressions sexuelles et les multiples actions militant pour l'infériorité des Noirs ont forgé le mental de Stéphanie St-Clair⁴ et sans doute, participé à sa transfiguration en femme combattante contre le système et les hommes. Ce n'est point anodin si ses premiers faits d'arme se situent à répétition dans l'attaque de l'appareil génital des hommes blancs, comme ce fut le cas de l'épisode du bateau. Dans le même élan, une fois installée à New York, elle adhère au gang des quarante voleurs qui excelle dans

(12) « le business d'alcool clandestin, de cigarettes de contrebande, des courses de chevaux et, s'enhardissant dans celui de la drogue » (MSC, p. 60) ;

C'est dans cette atmosphère qu'un jour, O'Reilly, le chef de gang, en voulant contraindre Stéphanie St-Clair à se prostituer pour lui, essuie une fin de non-recevoir. Voulant user de la force pour l'obliger à céder, c'est par l'agression de son sexe que l'héroïne réussit à le tenir en respect :

(13) « Je lui saisis les graines et me mit à le purger si fort qu'il en perdit le souffle et s'évanouit à moitié sur le trottoir, corps flasque que les passants s'empresaient comiquement de contourner » (MSC, p. 61).

Ici, l'héroïne veut montrer qu'il est possible de renverser la domination masculine, en s'attaquant directement à l'un des symboles de la puissance, à savoir le phallus (Dorlin, 2009).

Cette image de la femme noire forte en pleine puissance d'agir se traduit également par une propension à s'éviter de s'attacher à un homme. Madame St-Clair, au moment de son ascension, veut mener une vie ménagée de toute amarre sentimentale, pour se concentrer sur ses activités économiques. De fait, dès son accomplissement en tant que femme d'affaires, Queeny multiplie les relations avec toute sorte d'hommes, sans réel attachement :

mises en scène macabres, corps marqués au fer des lettres KKK ou badigeonnés de goudron bouillant puis couverts de plume.

⁴ Les viols qu'elle a subis et l'expérience de la sexualité débridée de ses voisins en Martinique ont causé un blocage psychologique chez Stéphanie St-Clair, à tel point qu'elle est devenue frigide et hostile à l'idée d'une maternité : « Je n'avais rien ressenti quand Eugène, le fils aîné des Verneuil, m'avait forcée. J'avais simulé dans cet hôtel borgne de Marseille où m'avait entraînée Roberto [...]. J'avais fermé les yeux chaque fois que cet ours mal léché de Duke me montait sur le ventre. J'étais enfin restée impavide, plus froide que le marbre, lorsque ces êtres démoniaques du Ku Klux Klan m'avaient violée [...] » (MSC, p. 105). La conséquence est qu'elle devient hostile aux sentiments de l'amour, qui selon elle, sont sources de faiblesse, surtout pour une femme qui aspire de s'élever dans une société fortement sexiste.

(14) « Je n'étais pas un modèle de respectabilité sur ce plan. Je m'autorisais à consommer qui je voulais ou dont j'avais besoin et mes officiels à différentes époques de ma vie, les Duke, Bumpy Johnson et Lewis, n'avaient aucune voix au chapitre » (MSC, p. 204).

La règle d'or chez elle en matière de sexualité, était de dominer ses amants, allant jusqu'à les (15) « émasculer » (MSC, p. 262) à la moindre incartade. Cette domination, ou ce besoin de ne pas se soumettre peut être interprété comme une réponse contre la suprématie de la gent masculine mais aussi contre la ségrégation dont elle est victime.

2.2. Faire face à la ségrégation quand on est femme et Noire aux Etats-Unis

La vie de Madame St-Clair aux Etats-Unis est marquée par le double regard que portent sur elle, les tenants du système politique, qui en son temps, rangent la race noire et la femme en queue de peloton. Pour exister, malgré les mouvements de contestation pour la reconnaissance du statut des Noirs, Madame St-Clair a dû développer des stratégies de résistance qui permettent à une femme noire de se créer une identité de conquérante.

Partie de sa terre natale de la Martinique pour les Etats-Unis, avec la ferme intention de se construire une vie de « reine », c'est dans le milieu de la mafia, à travers la loterie clandestine que Stéphanie St-Clair – surnommée à l'occasion « Lady gangster » – s'impose dans le quartier ghettoisé « black » de Harlem :

(16) « J'étais venue en Amérique pour réussir ma vie, c'est-à-dire avoir une maison confortable, des domestiques sous mes ordres, des employés dans l'entreprise que je monterais et des hommes aimants à mes pieds qui me couvriraient de fleurs et de bijoux. Ce n'était nullement un rêve, mais une certitude ancrée en moi dès l'instant où j'avais quitté ma Martinique natale, la prédiction d'une vieille quimboiseuse y étant pour beaucoup. Simplement une femme dans la mafia, c'était comme qui dirait un chien à bord d'une yole, selon une expression créole qu'affectionnait ma mère ». (MCS, p. 102)

Cette activité, elle l'a choisie pour combattre les clichés dépréciatifs, dans une Amérique où les préjugés sur la race et le genre avaient bonne presse. Stéphanie St-Clair se devait donc de les déconstruire, suivant le fil conducteur d'un serment personnel :

(17) « dès le premier jour où j'ai posé le pied sur cette terre d'Amérique, pourtant pas si éloignée de mon île natale, je me jurai que personne ne me marcherait plus sur les pieds ni ne me traiterait en petite Négrresse. Personne ! » (MCS, p. 47).

Dans cet élan, tout commence chez elle par son affiliation au « gang des quarante voleurs » qui opérait dans les petits trafics illicites. Seule femme de ce groupe, elle ne se laissait pas marcher sur la pointe des pieds, malgré le caractère dominant des hommes qui l'entouraient :

(18) « en ce temps-là, j'étais, je l'avoue, un garçon manqué » (MSC, p. 57).

Le regard d'altérité que portaient les différents acteurs du trafic sur la jeune Martiniquaise était placé sur le prisme du racisme et du sexisme. Elle n'avait pas le même traitement que ses congénères, du fait d'être femme et noire. C'est pourquoi, consciente qu'au sein du groupe, elle (19) « faisai(t) tache au sens propre du terme comme au sens figuré puisque femme et noire » (MSC, p. 59), elle a dû se révolter, au point d'émasculer O'Reilly, le chef irlandais du gang des quarante voleurs. Cette action de s'attaquer au leader du groupe se situe dans une dynamique d'inversement de polarité. Stéphanie St-Clair se présente ici, par son attitude, en « femme-débout » qui refuse de se soumettre aux règles rabaisant les Noirs, de surcroît femmes⁵.

Cette posture s'étend au fil de la trajectoire professionnelle de Madame St-Clair, puisqu'elle doit régulièrement déconstruire les préjugés de race et de genre. Pour ainsi affirmer sa détermination à se construire une visibilité de femme forte dans une américaine élitiste à coloration blanche, elle n'hésite pas à s'opposer aux gangs qui sèment la terreur dans les rues de New York, au prix quelquefois des meurtres et de la corruption des policiers. Mais le combat le plus emblématique chez elle est sans doute celui contre le sexisme. Les occurrences dans son langage démontrent qu'elle s'en prend en premier chef à l'hégémonie masculine :

(20) « [...] je récusais tout net cette condition subalterne qui nous était imposée. Un homme est un homme, une femme est une femme, certes, mais je ne voyais pas en quoi nous étions inférieures aux porteurs de pantalons et de chapeaux en feutre » (MSC, p. 102-103).

D'ailleurs, au soir de son récit où elle confesse à son neveu les multiples vies qu'elle a menées, Madame St-Clair place en auréole de son combat, la reconnaissance de son statut de femme :

(21) « Cela en fait des vies, mon cher neveu ! Je n'en renie aucune. Je suis même fière de chacune d'elles. Si tu tiens à garder le souvenir de moi qui à mon avis est le plus exact, sache que j'ai été et suis encore martiniquaise, française, irlandaise, italienne, noire américaine, harlémitte, mais surtout, cher neveu, surtout-surtout, une femme. Une femme-debout, comme l'on dit en créole... » (MSC, p. 323)

L'insistance sur la priorité de garder comme mémoire d'elle le souvenir d'une « femme-debout » vient confirmer l'étendue de son combat qui a consisté à s'affirmer dans une société où les femmes, dépourvues du droit de vote,

⁵ Comme signalé précédemment, l'agir de Madame St-Clair est porté par un sentiment de vengeance, après avoir connu la misère et le viol en Martinique, ajouté à la violence subie lors de sa rencontre avec les membres du KKK. Cette expérience malheureuse a forgé en elle un comportement de femme révoltée qui se bat pour

vivaient sous le diktat des hommes blancs. Hormis ce point de révolte, Queenie s'est aussi illustrée par le soutien multisectoriel à sa communauté. Elle concourt activement au financement de plusieurs projets initiés par des Noirs, allant de la construction des orphelinats à l'ouverture des restaurants. Mais le plus significatif dans les actions menées par Madame St-Clair est sa participation, auprès des intellectuels noirs de Harlem, notamment les écrivains, à la lutte contre la discrimination. Bien qu'elle ne soit pas un acteur majeur du rayonnement de la culture noire durant cette période, elle prend part, à sa manière, à l'expansion de l'idéologie égalitaire :

(22) « J'admiraient le combat de W. E. B. Du Bois, de Countee Cullen et des autres artistes et intellectuels noirs, j'étais même fière qu'à compter des années 1950 on en vint à appeler cette époque des années 1920-1930, la *Black Renaissance*, car j'avais le sentiment, quoique ni écrivain, ni musicienne, ni peintre, ni chanteuse, d'y avoir moi aussi, apporté ma pierre. L'affirmation noire n'avait pas été uniquement le fait de salons feutrés et d'amphithéâtres universitaires, mais aussi de la rue ». (MSC, p. 262-263)

A juste titre, l'évocation de la contribution de Queenie à la *Black Renaissance* est symbolique, en ce sens qu'elle a le mérite de mentionner qu'il a existé d'autres acteurs, en dehors des artistes et intellectuels, dans le combat pour l'affirmation de l'Homme noir. Dans cette optique, la mise en récit de l'histoire de Madame St-Clair vient corriger cet oubli, en réinventant la grande histoire de la lutte anti- raciale aux USA pour y introduire l'empreinte d'un personnage qui a joué un rôle fondamental pour permettre l'éveil d'une conscience féminine noire. L'écriture de la mémoire prend ici les allures d'une correction ou amendement de l'histoire, portée par l'esthétique de l'écrivain.

Conclusion

Il est une constance littéraire qui devient le moteur de l'écriture chez Raphaël Confiant, c'est l'urgence de travailler à une mémoire des marginalisés antillais, voués à l'oubli dans les proses d'histoire :

Le travail littéraire associé à l'histoire pratiquée par Raphaël Confiant ambitionne de ne plus écrire l'histoire du point de vue des autorités coloniales et encore moins selon la perspective exclusive des administrations centrales des métropoles [...]. La configuration nouvelle de sa pratique d'écriture se situe dans une rupture qui consiste à donner la parole aux petites personnes.

Ndombi-Sow (2015, p. 103)

Les petites gens et les marginalisés correspondent ici aux « subalternes » de Gayatri Chakravorty Spivak, dont le destin a toujours été d'être fondamentalement exclues de la sphère du discours et de la représentation. Le cas de Stéphanie St-Clair est symptomatique de cette tâche, puisqu'il s'agit pour lui de raviver le souvenir d'une héroïne martiniquaise, partie de sa terre pour devenir la reine de Harlem et le symbole de l'affirmation culturelle et

économique des Noirs américains, aux côtés des grands noms de la *Black Renaissance*. Si sa conduite ne correspond pas à un idéal déontologique – à cause de sa propension à promouvoir la loterie clandestine, la corruption, les règlements de compte à coups de surin – elle s'est imposée en modèle de réussite, venant à bout des préjugés de race et de genre qui militaient nécessairement pour l'éclipse des femmes noires. La mise en récit de son histoire « rend justice à celle qui fut, outre une femme-gangster impitoyable et cruelle, un précurseur de l'affirmation féministe afro-américaine » (MSC, quatrième de couverture). Dans ce sens, l'écriture de la mémoire se révèle être un processus visant à faire d'une histoire personnelle, une donnée collective, dans une dynamique de réhabilitation, par le biais de la littérature, d'un héros-fondateur voué à l'oubli. Au final, l'entreprise tentée par Raphaël Confiant s'inscrit dans une longue tradition du texte caribéen, où selon les mots de Ralph Ludwig (2018), « la littérature permet d'intégrer l'expérience et le vécu individuels d'une part, et le fait historique à incidence collective, de l'autre ».

Références bibliographiques

- BANETH-NOUAILHETAS Emilienne. 2006. « Le postcolonial : histoires de langues », *Hérodote*, 1, n°120, pp. 48-76.
- CAMARA El hadji. 2010. « L'hybridation comme mécanisme de représentation dans *Le pleurer* d'Henri Lopes et *La vie et demie* de Sony Labou Tansi », *Les cahiers du GRELCEF*, n°1, *L'entre-deux dans les littératures d'expression française*, pp. 215-226.
- CONFIANT Raphaël, 2013, *Le bataillon créole*, Paris, Mercure de France.
- CONFIANT Raphaël. 1988. *Le Nègre et l'Amiral*, Paris, Grasset.
- CONFIANT Raphaël. 2014. *Madame St Clair, reine de Harlem*, Paris, Mercure de France.
- CONFIANT Raphaël. 2018. *L'épopée mexicaine de Romulus Bonnaventure*, Paris, Mercure de France.
- DORLIN Elsa (dir.). 2009. *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF.
- FOTSING MANGOUA Robert. 2015. « Devoir de mémoire et (re)construction narrative du tirailleur sénégalais dans *Le Terroriste noir* de Tierno Monénembo », *Etudes littéraires africaines*, n°40, *Retentissement des Guerres mondiales*, pp. 33-44.
- HALBWACHS Maurice. 1925. *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Félix Alcan.
- LANTELME Michel. 2016. *Figures de la repentance. Littérature et devoir de mémoire*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, Histoire, Politique ».
- LUDWIG Ralph. 2018. « Herméneutique et mémoire(s). Réflexions sur la littérature franco-antillaise », *Archipelies*, n°5, *Réel, merveilleux, magie et baroque dans la Caraïbe*, en ligne : <https://www.archipelies.org/177>.
- NDOMBI-SOW Gaël. 2015. « L'histoire de l'ère coloniale au risque de la littérature du Sud : une urgence de la théorie postcoloniale », *JGHES*, n°5, pp. 99-108.
- PESSINI Alba. 2016. « Raphaël Confiant, *Madame St-Clair, reine de Harlem* », *Studi Francesi*, n°179 (LX/II), p. 382.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty. 2006. *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Editions Amsterdam.
- WABERI Abdourahman. 2020. « La prochaine fois, le feu », *Nouvelobs*, en ligne : <https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20200604.OBS29712/la-prochaine-fois-le-feu-par-abdourahman-waberi.html>.